





CONSIDERATIONS
RELIGIEUSES,
MORALES ET POLITIQUES,

SUR LE RETOUR DE NOS PRINCES;

Par l'auteur de la CANTATE à S. A. R.
M.^{gr} le DUC D'ANGOULÊME;

*Dédiées à M. l'abbé DE VERDIER PORT-DE-GUY,
ancien premier vicaire général du diocèse de
Montauban.*

Cognoscite ergo, quia qui ex fide
sunt, ii sunt filii Abrahæ.



A TOULOUSE,

Chez Augustin MANAVIT, imprimeur - libraire, rue
Saint - Rome.

1814.



CONSIDÉRATIONS

RELIGIEUSES,

MORALES ET POLITIQUES,

EN LE RETOUR DE NOS VOYAGES;

Par l'auteur de la CARTE à S. A. R.

M. le Duc d'ANJOU.

Paris chez M. L'abbé de Vence, Port-de-Ce,

aux dépens de l'impression de la Cour.

M. de la Harpe.

On vend chez M. de la Harpe, au Palais National, au Salon de Peinture, au Salon de Sculpture, au Salon de Gravure, au Salon de Dessin, au Salon de Musique, au Salon de Poésie, au Salon de Littérature, au Salon de Philosophie, au Salon de Médecine, au Salon de Chirurgie, au Salon de Pharmacie, au Salon de Botanique, au Salon de Minéralogie, au Salon de Médecine Légale, au Salon de Médecine Militaire, au Salon de Médecine Navale, au Salon de Médecine Vétérinaire, au Salon de Médecine Équine, au Salon de Médecine Canine, au Salon de Médecine Feline, au Salon de Médecine Ovine, au Salon de Médecine Caprine, au Salon de Médecine Porcine, au Salon de Médecine Canine, au Salon de Médecine Feline, au Salon de Médecine Ovine, au Salon de Médecine Caprine, au Salon de Médecine Porcine.

chez M. de la Harpe.



A TOULOUSE,

Chez Agathe BAYLE, Libraire, Palais National, au Salon de Peinture.

1784.

1814.



MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ ONCLE,

Daignez agréer avec la bonté que je vous ai connue dans mon enfance , ce faible fruit des principes que vous m'avez inspirés. Puisse-t-il vous être agréable , et charmer un de vos momens sur la terre d'exil. Mais pensez-vous terminer vos jours au-delà des Pyrénées ? Ah ! revoyez maintenant notre heureuse patrie. Vos opinions religieuses n'ont plus à craindre de violences : les temps sont bien changés.

Je suis avec le plus profond respect ,

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ ONCLE ,

Votre très-obéissant et très-
affectionné neveu ,

N.

Messieurs et très-honorables orateurs,

Daignez agréer avec la bonté que je vous
ai connue dans mes affaires, ce faible
essai des principes que vous m'avez inspirés.
Laissez-les à la fois être agréables, et élever
au-dessus de nos passions sur la terre l'esprit. Mais
puisque vous terminez vos jours au-delà des
Pyrénées, quel respect m'inspirent vos
honneurs patris. Les opinions religieuses
n'ont plus à craindre de vicieuses : les
temps sont bien changés.

Je suis avec le plus profond respect,

Messieurs et très-honorables orateurs,

Votre très-humble et très-
affectionné serviteur,

M.

(80)

CONSIDÉRATIONS

RELIGIEUSES,

MORALES ET POLITIQUES.

J'AI assisté à la célébration des saints mystères solennisés pour S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême ; car je ne saurais dire , j'ai entendu la messe du petit-fils de Louis XIV , mon esprit et mon cœur étaient trop occupés de lui pour s'abandonner pleinement à la majesté de l'auguste et saint sacrifice. S. A. R. fixait toutes mes pensées, tous mes regards ; dans ces momens d'admiration publique j'ai oublié un instant, je l'avoue, le prêtre et l'holocauste, et pénétré de vénération et d'amour, je n'ai eu des yeux que pour l'oint du Seigneur.

Qu'il était grand en son abaissement dans le sanctuaire ! qu'il était auguste dans son humilité devant le tabernacle ! qu'il était sublime dans sa modeste piété devant le trône de Jéhova ! Quel spectacle intéressant, noble et magique pour les âmes que le venin d'une longue irréligion n'a pas achevé de corrompre ! quel tableau enchan-

teur pour l'Eglise éplorée ! quelle consolation pour le digne successeur (1) du glorieux martyr PIE VI ! quel exemple frappant de sagesse et de vertu pour les tristes victimes d'une démoralisation nationalisée depuis plus de vingt ans ! Nous l'avons tous vu ce prince pieux et chaste, dans le saint recueillement des enfans de David : il est venu à la prière sans faste et sans orgueil ; il ne s'est pas prosterné devant le signe de la rédemption en prince qui vient se donner en modèle, mais on l'a vu se jeter dans la poussière du Saint des saints avec la naïveté des plus simples élus. Il portait la loi écrite ou les dogmes de l'évangile dans le pli de ses vêtemens ; il en a retiré le saint livre avec la grâce et la vérité des bonnes habitudes ; et s'il faut le comparer, dans cet acte, à l'élève d'un Samuël, au disciple d'un Fénelon, par rapport à la dignité de son rang, on peut dire qu'il a, devant le trône de l'Eternel, les manières d'un jeune hébreu de la vieille Sion, ou l'attitude d'un bon fils de seigneur gaulois, qui vit dans l'âge d'or des œuvres chrétiennes, et qui remplit ses devoirs tous les jours.

(1) Les tribulations du S. Père, heureusement régnant, nous ont rappelé la déplorable histoire de Frédéric Barbe-Rousse et d'Alexandre-III.

La ferveur de son auguste race a été long-temps un sujet de dérision pour des cœurs gâtés , pour des âmes perverses , pour des esprits perfides et corrompus. Elle a servi de prétexte et de moyen à des hommes lâches pour dépopulariser la valeur si naturelle aux Bourbons. Des hommes d'état qui se disaient nos représentans et nos maîtres , des hommes qui portent sur leur front la souillure de tous les partis , des hommes qui rampent audacieusement aujourd'hui au pied du trône , après en avoir renversé les bases ; ces mêmes hommes ont décrié nos princes , en ne leur accordant que la qualité de pieux ; ils pensaient par cette dénomination les perdre à jamais dans l'opinion publique ; et les méchans ne la leur déféraient que parce que leur corruption en avait fait une injure. Ils ne savaient pas , les misérables , que le vrai courage n'a point besoin du langage d'une sacrilège férocité pour être magnanime ; et les périodes des deux Testamens nous en fournissent d'éclatans exemples. Moïse chantait ses sublimes cantiques en tuant les philistins et les idolâtres du désert. Le successeur de Saül ne blasphémait pas le nom de Dieu quand il triomphait des amorrhéens et des amalécites. Ezéchias et Josaphat étaient des

saints devant l'arche de l'alliance , et des lions dans les combats.

Pour citer des exemples moins reculés de l'heureuse association de la haute vaillance et des pieux principes , Constantin le Grand ne faisait-il pas respecter le labarum sur les rives sanglantes du Bosphore ? Clovis n'abjura-t-il pas ses faux dieux sur les champs de Tolbiac chargés de ses trophées ? Philippe-Auguste ne dressait-il pas son autel portatif au bivouac de Bovines ? Louis IX n'entendait-il pas la messe sous les remparts de Ptolémaïs et sur le Delta égyptien ? L'aumônier de François I.^{er} faisait descendre Dieu sur les retranchemens de Marignan et de Pavie. Au Pas-de-Suze , à la Marsaille , Catinat priait le Créateur des mondes , évoqué sur le bronze tonnant. Turenne s'agenouillait devant l'Eucharistie , dans les boues du Palatinat ; et le vaillant Condé préludait à sa victoire de Senef (1) par le saint holocauste. Charles V , Louis XIII , Louis le Magnanime , Louis l'Infortuné , d'Enguien de déplorable mémoire , tous ces grands hommes avaient de la piété ; en furent-ils moins des héros ?

(1) Jean de Verdier dit le Brutal , l'un de mes aïeux , y fut tué avec son frère , capitaine , comme lui , au régiment de Navarre.

C'est sur les traces de leurs nobles aïeux que les princes de nos jours auraient marché s'ils eussent eu des ennemis à combattre ; mais ils n'avaient en tête que des enfans rebelles à punir , et leur bonté vraiment paternelle n'a pu , n'a dû , n'a voulu les vaincre que par les armes de la résignation , de la clémence et de la foi. Voilà la vraie valeur , voilà le vrai courage , voilà cette sublime longanimité qui , les élevant comme des cèdres à côté de la chétive stature des malheureux conquérans , les rend semblables à Dieu dont ils sont les vivantes images sur la terre. Ah ! recevons-les ces héros avec repentir et amour , comme ils nous reprennent avec affection et miséricorde ! Qu'ils sont bien les fils aînés de l'Eglise ces princes augustes , jadis si odieusement calomniés ! ils sont aussi les pères de la nation et non ses ennemis. Quelle grandeur d'âme ! qu'ils sont affables par leurs regards ! qu'ils sont gracieux par leurs manières ! qu'ils sont touchans par leurs discours ! La tendresse , l'estime , l'attachement , tous ces sentimens nobles et délicieux qu'ils ont conservés à des peuples ingrats durant vingt ans d'infortune , sentimens dont le jour des révélations nous donne de si éclatans témoignages ; ces sentimens , dis-je , n'ont

pu trouver leur source que dans des âmes éminemment généreuses. Voilà la sublimité des grands cœurs , qui ne saurait échapper à la pénétration des esprits cultivés. L'adversité ne peut flétrir les belles âmes. Supporter le malheur avec dignité , est le plus grand effort du courage humain ; s'attirer les respects de l'univers dans les horreurs d'une longue proscription , c'est le signe des plus rares vertus ; avoir mérité qu'on armât l'Europe pour leur cause, après vingt ans d'exil , être élevés sur le pavois par dix monarques surnaturellement magnanimes , se voir porter par leurs efforts réunis, sur le premier trône du monde , quels que soient d'ailleurs leurs titres à la gloire ; voilà le plus beau triomphe des Bourbons. Quelles âmes fortes ! il est si difficile de se faire estimer dans l'infortune ; les Bourbons ne sont plus hommes , ils sont des demi-dieux : qu'ils sont bien supérieurs à ceux d'Homère et d'Heziodé ! Si le vulgaire ne trouve point dans leur sainte et valeureuse patience , ce courage matériel qui ne frappe que les yeux de la chair , qu'il envisage un instant leur situation politique à leur rentrée sur la terre natale , et leur noble assurance à braver tous les périls. Leurs mains sont pures du sang des fran-

çais , mais ils les ont vaincus par la fermeté de leur présence. Ils n'ont pas craint de s'offrir isolément et sans suite aux débris de nos infortunés bataillons rugissans de leur défaite et méchamment, aigris contre eux : on les a vus , ces pieux et antiques chevaliers, se porter valeureusement sur tous les points du royaume , formant de leur personne des croisades solitaires , et convertissant d'un coup d'œil , à la foi des lis , des légions encore plongées dans le crime de l'erreur : ils ont affronté seuls la haine aveugle et furibonde de l'esprit de parti. Voilà la vaillance résolue ; voilà le grand acte de la magnanimité réfléchié ; voilà l'audace , l'énergie des nobles preux : il faut moins de valeur pour monter à la brèche. Ils ont paru ces héros princes , et les drapeaux de l'oppression se sont abaissés devant la triomphante et auguste oriflamme ; toutes les forces tyranniques sont royalisées , tout est français , tout est Bourbon ; il ne reste plus que quelques phalanges à soumettre : instruites à l'indépendance par leurs victoires chez l'étranger , l'esprit de licence les domine ; bouillantes de courage , la terreur les précède et les suit ; leur valeur admirée est l'effroi de la Septimanie. Le duc d'Angoulême nous quitte pour les asservir ; nous

tremblons tous pour lui ; seul, il est exempt de toute crainte : suivi de trente braves , il vole de sang froid sur des escadrons encore ennemis , dont il connaît lui seul les vertus intérieures. Il attaque en combat singulier l'Hydre de la peur , et son regard victorieux en abattra soudainement les têtes. Nous allons le revoir couvert de suffrages et d'applaudissemens ; et , tout rayonnant de la gloire d'avoir gagné les cœurs comme Henri , il commencera bientôt par sa présence , ardemment désirée , notre jubilation , notre allégresse et nos joies. Qui méconnaîtra dans cette brillante expédition le noble descendant du père auguste de Louis XIII ? qui n'y verra pas un courage au-dessus de la valeur tant prisée de nos jours ? N'aura-t-il pas bien le droit , justement fier de sa conquête , de revenir à nous avec ces paroles de César à la bouche : *veni, vidi, vici* ; ou plutôt ce mot charmant de son auguste aïeul : « Pends-toi , brave Crillon , j'ai combattu à Arques , j'ai triomphé sans toi. » Mais non , le vaillant de Guiches est avec lui ; l'intrépide Polignac l'accompagne ; l'aventureux d'Escars suit ses pas ; sa victoire est complète et la part de chacun est assurée. Gaston cueillait des lauriers sans regrets et sans peine , quand il avait auprès de sa personne Bayard , Van-

dénese et Pont-Dormi. Heureux et braves chevaliers, que vous êtes heureux de partager la gloire de ce Gaston moderne ! certes elle est grande cette gloire : braver des périls où le plus grand des forfaits pourrait n'être considéré que comme un cas fortuit, un accident funeste, c'est s'élever d'un seul trait au-dessus des plus grands hommes ; et pour me servir d'une expression commune, ceci passe l'électuaire du macédonien. Alexandre n'avait à appréhender que Philippe.

Il y a du merveilleux dans la valeur des Bourbons, et cette valeur est personnelle ; mais faut-il s'en étonner ? c'est la religion qui l'inspire. Des consciences qui marchent régulièrement sur la ligne du devoir, se portent toujours avec sécurité et sans trouble sur le chemin du panache blanc. La peur a des effets foudroyans, et la religion est le paratonnerre de la crainte. La religion, l'amour de Dieu et de son culte enfanta les Gédéon, les Mathathias, les Macchabées. C'est la religion qui forma les Godefroi, les Bandoin, les l'Isle - Adam. C'est la religion qui rendit immortels les Charlemagne, les Louis IX et les Henri. Aimons-là cette religion, qui nous reproduit des héros si semblables aux héros des vieux

temps. Si nous l'avions conservée pure et sans tache, cette religion, que nous serions épargnés de crimes et de regrets ! Ah ! montrons les larmes de notre repentir à l'heureux, l'aimable précurseur d'un roi juste et bienfaisant ; d'un roi qui s'est dépouillé de toutes les faiblesses, de toutes les imperfections humaines dans le creuset de l'adversité. A l'ombre du premier trône du monde, il cultiva dès ses jeunes ans les sciences et les arts. Précipité du faite de la gloire, il a connu les chagrins de la vie privée, il a approfondi la philosophie du malheur. Que de garans pour la félicité des peuples qu'il vient instruire et gouverner !

Devenu le Socrate de la génération par sa sagesse, comme il en fut l'Alcibiade par ses grâces, S. A. R. MONSIEUR, Son auguste frère, va joindre, pour le bonheur des français, les pensées d'un Aristide aux vues d'un Salomon, et la bonne Lutèce va se trouver dans le bel âge de la vieille et brillante Athènes, dans le beau siècle de l'antique et heureuse Jérusalem.

Quel avenir charmant ! Ceci n'est point le vain rêve de la douleur ; c'est le doux accomplissement de l'espérance. Ce n'est plus sur de fausses conjectures d'une politique toujours paralysée que se fondent nos

délirans contentemens. Il revient en effet le digne frère de la sainte et royale victime ; heureux calaisiens , vous l'avez vu les premiers le grand roi de la terre d'exil. Quelle a du être votre joie à l'aspect de ce nouveau Zorobabel ! ramène-t-il de la magnifique et bienfaisante Babylonne toutes ses consolations sur la terre promise ? A-t-il conservé l'orpheline sacrée , cette fille adorée de nos rois ; les Condé , les Bourbons qui auront comme nous , d'éternelles larmes à répandre ? ont-ils survécu ces dignes princes à leur extrême douleur ? Les d'Havré , les Grammont , ces épées , ces boucliers impérissables du trône , ces fidèles compagnons du plus auguste malheur , sont-ils rendus avec le saint roi à l'heureuse terre des lis ? Vivent ils encore ces chevaliers sans tache ? Oui , oui , tous ces objets de notre vénération , de notre amour sont encore à la vie ; nos cœurs émus s'en reposent sur les cris de votre bruyante allégresse venus jusques à nous. Rien ne manque à votre bonheur , si ce n'est la vue trop vainement désirée du prince d'Albion (1) , il s'est dérobé à votre juste reconnaissance. Touchante et superbe modestie ! quelles sont nobles ces âmes bri-

(1) S. A. R. le duc de Clarence.

tanniques , nous en avons sous nos yeux un exemple bien rare. Wellington est parmi nous ; dans la dignité de ses actions , dans la simplicité de sa personne , le Fabius de l'Angleterre nous a fait voir un Turenne irlandais.

Vos cris d'allégresse redoublent ; et la France en retentit de toutes parts ; qu'il vous apporte de joie le prince des tribulations. Il rentre , grâces au ciel ; dans l'héritage de ses pères , et son retour dans sa maison est le prix de ses magnanimes et religieuses qualités. Oui , la piété de son auguste famille et la sienne , les vertus angéliques de l'idole de la France , la sainteté de cette jeune et royale Moïse sauvée par des prodiges d'une mer de sang et de larmes ; cette piété , cette sainteté , ces vertus ont fléchi , par leurs mérites , le Tout-Puissant si long-temps courroucé.

Ce n'est pas contre la génération vivante de nos maîtres , que Dieu arma sa colère , que pouvait-il reprocher à des princes dont l'exil et le malheur nous ont coûté tant de larmes ? Rien sans doute qu'une excessive bonté , mais il entre souvent dans les secrets de la Providence de frapper une ascendance fautive dans une innocente postérité ; Achab survécut à son impiété , à son injustice ;

et

sa jeune descendance , pure et vierge encore de profanations et de crimes , expira toute entière sous le glaive sanglant de Jéhu. Le sévère Louis XI , et d'autres princes de la ligne directe n'eurent pas les qualités magnanimes de Louis l'infortuné , et ce monarque de bienfaisante et vertueuse mémoire , a payé du supplice des martyrs la dette de ses rigoureux dévanciers. O roi très-équitable et très-saint ! Veille à jamais sur les destins de la France ! Tes vertus vraiment célestes ont marqué ta place entre les anges et les dominations. Aux chastes côtés d'une épouse héroïque (1) , je te vois , intuitivement , à travers des flots de lumière , assis dans les splendeurs de l'être incréé ; tu brilles , comme les séraphins , des rayons étincelans de la triple hipostase. Ton pouvoir sera sans bornes dans tous les siècles. Obtiens-nous de

(1) Que de maux elle eût arrêtés , cette reine charmante , si sa royale énergie eût pu vaincre un seul instant l'indomptable clémence du plus magnanime des rois. Quelle âme ! cette âme sublime , si outragée dans le siècle de fer , jusque dans ses vertus maternelles ; elle en a reçu le prix dans la céleste Sion. Bois à longs traits la joie des élus , digne émule de Blanche , et glorifie-toi , comme elle , de ton saint amour pour ton jeune et trop aimable martyr.

Jéhova des princes qui te ressemblent , et tu feras le bonheur des français durable et constant comme l'éternité de ta gloire. Quel monarque : hélas ! pourquoi nous fut-il si vite et si cruellement ravi ?

Respectons les décrets de l'Eternel qui nous traite , certes , bien au-delà de ce qu'il nous a dû ; il nous rend des princes justes , et la plus flatteuse , la plus riante perspective sa déroule enfin devant nos yeux si long-temps affligés. Oui nous allons être heureux sous l'égide tutélaire de l'antique lignée. Qu'il est doux le passage de la mort à la vie ! Plongés dans la plus odieuse servitude , nous redevenons francs ; qu'à bon droit nos vœux ardents souhaitaient le sceptre capétien ; qu'il est suave et bienfaisant l'air politique de la zone tempérée ! que l'imagination se plaît dans son affranchissement , après avoir si long-temps languï sous le code brûlant , sous le régime *affreux* des latitudes musulmanes.

Nous allons être heureux : qu'il est doux de le penser , de le sentir et de l'écrire ! Qu'elle est précieuse la gloire de rendre à son prince , si long-temps méconnu , un hommage public d'amour et de respect ! Qu'il est heureux pour l'apologiste d'un roi , quelque faible qu'il puisse être dans ses écrits ;

de ne craindre pas qu'on le démente dans le secret des consciences , et de se voir approuver de tous les cœurs !

Les Bourbons méritent tous les suffrages ; et comme tout bon français , je m'empresse de leur offrir mon tribut. Le public pourra remarquer que je les loue beaucoup moins bien qu'une foule d'autres , toujours ne me reprochera-t-il pas de honteuses palinodies. Au reste , je livre sans peine à sa critique l'œuvre de mon esprit ; je ne prendrai jamais contre lui que le parti de mon cœur. Les miens et moi nous n'avons été qu'émigrés (1) condamnés (2) et proscrits (3) , nos pensées

(1) Mes trois oncles ont erré vingt ans sur le sol étranger.

(2) Les gouvernemens acéphales , les enfans de l'anarchie , les hommes de sang m'ont dévoué à la mort , et la pluie de Danaë m'a sauvé plus d'une fois la vie. Je n'ai point échappé à tous mes désastres : une malheureuse chute de cheval m'ayant empêché de consommer le crime de désertion , en suivant au travers d'un feu roulant , mes amis de guerre , glorieusement transfuges , j'ai langué cinq mois dans les lazarets , dans les cachots du supplice , d'où , après un jugement révolutionnaire , que l'on me fit considérer comme une grâce , je fus traîné aux chiourmes de Toulon , où j'ai vécu depuis le quinze germinal an deux jusqu'à la chute de Robespierre. Les galères ! c'est bien fort ; mais sous la dictature

n'ont jamais pu trahir ceux pour qui nous aimions nos peines et nos larmes. Nous de notre premier Sylla (*), le salon des forçats était la meilleure compagnie de France. Le marquis de Montausun, mon camarade et mon ami, y est mort dans mes bras.

(3) Mon frère a été de toutes les disgrâces du brave et trop malheureux marquis de Blanchelande, son colonel. Il s'est vu dans les tristes et longues vicissitudes de MM. les officiers du régiment du Cap, ses frères d'armes. Il a couru, dans les insurrections royales, les nobles chances du brave chevalier de Thermes et du valeureux comte de Paulo, tandis que la loi des otages me frappait à Paris; il a le premier arboré la cocarde blanche dans son pays, et je n'ai pas été des derniers au Capitole. Le zèle dû aux Bourbons a été notre huitième sacrement. Chacun de nous s'est vu proscrit; je l'étais encore naguère: voilà quinze mois que je traîne mes lares, loin des rives du Tarn dont j'ai fui les vexations inouïes pour me venir faire arrêter, deux fois, comme espion des anglais, la veille de leur entrée à Toulouse. Je n'avais pas l'honneur d'être l'envoyé de ces généreux enfans de la victoire, mais j'avais probablement tenu quelque méchant propos: les mauvaises habitudes percent toujours.

Je n'ai rien dit de feu mon père, que ses relations, sa tendre amitié pour le vénérable comte de Périgord, et son royalisme ardent ont plongé si souvent dans les plus effroyables conjonctures. Il serait monté cent fois pour une à l'échafaud, si on lui avait rendu justice.

(*) *Je ne nommerai jamais le second, assez d'autres lui font crier: bis morior! Au reste, le rival de*

avons été fidèles aux Bourbons. Je peux le déclarer aujourd'hui , nous l'avons manifesté dans tous les temps ; et je l'ai bien osé dire , publiquement , à S. M. C. lors de son passage à Toulouse , dans une circonstance où ce n'était peut-être pas sans péril ; mais aucun des miens n'a jamais calculé les dangers d'une si belle cause. J'ai été opprimé , il est juste qu'on le sache ; au surplus , ma mémoire ne conserve aucune idée de mes revers , un regard de S. A. R. m'a consolé pour jamais de mes longues afflictions.

« Les français ont été malheureux durant » notre absence , et nous en avons gémi » dans nos cœurs » ; m'a daigné dire monseigneur le duc d'Angoulême. J'ai tout oublié à ces paroles exquises , et je me suis retiré confus d'un mot plein de bonté qui m'a été personnel. Ah ! quels princes que les fils de saint Louis. L'ère de la félicité va se continuer pour nous ; l'histoire du bonheur des français a essuyé une longue lacune ; mais l'heureuse enfance de nos premiers

Marius eut quelque grandeur d'âme; il faut donc chercher d'autres analogies , d'autres similitudes ; et c'est très-induement que l'on compare l'Attila d'Aggaccio au fils dénaturé d'Agrippine ; car enfin , le lâche meurtrier de Britannicus demanda un coup de couteau à son affranchi.

neveux en déchirera , en se jouant , les tristes pages , et d'affreux souvenirs ne seront bientôt plus , à nos yeux , qu'une faible vapeur , un léger nuage qui , succédant à l'orageuse conflagration de l'atmosphère , va se perdre dans l'immensité du vide raréfié.

Nous serons heureux sans doute , je le répète ; et , je le dis de nouveau. C'est aux vertus éminemment religieuses de nos princes que nous devons le bonheur ; mais point de sécurité , point de repos , point de joie durable pour les peuples qui ne craignent point Dieu. La verge du châtiment s'est brisée dans ses mains ; mais tous les fléaux demeurent en sa puissance , il a pour les nations impénitentes et endurcies , il a dis-je , des famines , des pestes , des déluges , des Tibère , des Héliogabale , des Néron qu'il suscite à son gré. Ah ! marchons sur la trace de nos princes ! et , nous conformant aux fins de l'homme temporel , comme aux fins de l'homme céleste , nous trouverons dans la voie du bien être public , le contentement et le plaisir individuel. Mais redevenons ce que nous fûmes , soyons sujets fidèles.

« Faites de bons chrétiens , (a dit le maître aux chefs de l'institution publique)

et vous ferez de bons français. » — Ah ! révérons le maître et Dieu, nous reconquerrons, par là, nos précieuses qualités perdues. La religion, mère auguste de la morale civile, condamne la nonchalance, la paresse, l'oisiveté; elle encourage les sciences, les arts, l'agriculture; elle fonde la prospérité des empires; elle fait les bons rois, les sages ministres, l'honnête guerrier; elle maintient l'harmonie dans les sociétés, la paix dans les familles; elle désarme les nations, et ne fait de l'univers, comme aujourd'hui, qu'un peuple d'amis, qu'un peuple de frères; elle unit les rois par un pacte éternel, et assure le bonheur du monde. (1)

(1) J'admire les anglais; cette nation est merveilleuse de grandeur. Que je la trouve digne de l'auguste et magnifique régent qui la gouverne! Les grands hommes qu'elle a eus sont nombreux comme les sables de ses bords; elle est l'amie des Bourbons, notre bien-aimée libératrice, et j'ai pris ses couleurs avec joie. Mais mon enthousiasme n'est point exclusif: les fiers enfans de la Lusithanie, les généreux descendans des goths n'ont pas moins de droits sur notre estime et sur nos cœurs: leurs nobles aïeux furent les compagnons des Sertorius, des Rodrigue et des Pélage; leur ascendance s'est illustrée dans toutes les générations; elle a produit jusqu'à l'âge contemporain des Vasco, des Gama, des Pinto, des

Qu'ils sont grands ces rois de l'Europe !
 Qu'il est estimable ce petit fils du grand
 Frédéric , qu'il est digne de respect et de
 louanges le royal gardien de la bulle d'Or ;
 qu'il est magnanime et généreux l'autocrate

Albuquerque , des Sébastien , des Pierre de Navarre
 et des Çoto-Mayor. Le Japon , l'Antarctique , les
 champs glacés de l'étoile polaire attestent à l'univers
 leur magnanime valeur ; dans les uns , je vois les
 dignes fils des indomptables soutiens de Bragance ;
 dans les autres , les intrépides imitateurs des hardis
 guerriers de Charles-Quint. Tous les hommes de
 la péninsule sont également braves , et les exploits
 inouïs de leurs triomphantes phalanges me rappel-
 lent les vieilles bandes de Philippe II. Avec quel
 courage ils ont défendu les droits de leurs adorés
 monarques ! Pleins d'une généreuse confiance et sur-
 pris un instant sous le joug , comme ils ont recon-
 quis vaillamment leur terre natale et leur gloire
 éclipsée ! Les monts de la Castille , les rochers des
 Algarves enfantent des héros. Soyons justes , leur
 noble énergie a donné le branle à la roue politique
 qui a fracassé , moulu la tyrannie. Jaloux , super-
 bes amans de la gloire et modestement auxiliaires ,
 ils brisent nos fers , ils meurent pour nous , ils
 nous rendent nos princes et l'on ne dit rien d'eux.
 Ah ! rougissons de notre ingratitude : nous semblons
 dédaigner les cocardes du Tage ; réparons un inju-
 rieux oubli. Les belliqueux espagnols , les vaillans
 portugais sont , à notre égard , délicats et sensibles ,
 faisons preuve d'urbanité française , montrons-nous
 envers eux sensibles et délicats.

de

de toutes les Russies , sa valeur a rempli les vœux de l'écrivain le plus aimable. Que ne vis-tu encore , bon abbé de Saint-Pierre , l'Alexandre du Nord a réalisé ton beau rêve politique ? Oh ! le rare bienfait d'une diplomatie vraiment religieuse. Heureux français , rendons-en d'éternelles grâces à l'homme-Dieu. Rattachons-nous de bonne foi à son culte. Rejetons loin de nous avec horreur , les cahiers perfides de la philanthropie divinisée. Repoussons avec une sainte colère les dangereuses maximes de la religion naturelle ; livrons à l'anathème les aphorismes funestes de l'odieux scepticisme ; exécrons les diaboliques apophthegmes de l'athée. Quittons les voies du prestige et de la déception ; n'errons plus sur le point le plus essentiel de notre existence ; si les esprits forts de nos jours nous ont égarés pas de brillans mensonges , reprenons le Pentateuque , les Paralipomènes et les actes des apôtres qui en sont , tout à la fois , l'accomplissement et le commentaire. Reversons aux vérités ingénues dont ces divins écrits brillent de toutes parts ; nous avons tout oublié ; mais rien n'est facile à comprendre comme la naïveté de notre religion. Son origine est aussi simple qu'elle est auguste ; elle dure depuis près de six mille

années, malgré les schismes et les hérésies de tous les siècles, elle en triomphe toujours, par la raison. Selon les termes du grand Patriarche de Constantinople, que rien ne peut abattre ce que Dieu a élevé, aussi toutes les sectes s'éclipsent devant sa clarté lumineuse et végètent dans l'obscurité, tandis qu'elle marche, majestueusement, à travers tous les âges, et va porter, sans obstacle, le flambeau de la foi aux dernières générations. Tel, on voit un fleuve superbe, parcourant de vastes contrées, pousser tranquillement son onde pure, jusques au sein des mers; abandonnant à des bords marécageux quelques flots qui, échappés de son lit, vont se perdre à jamais dans leurs eaux croupissantes.

Ma comparaison n'est que la faible image du retour de nos princes. Ils sont cette onde pure qui vient laver nos taches; ils sont ce flambeau sacré qui vient dessiller nos yeux.

Que de cœurs pervertis que l'exemple du duc d'Angoulême a reconquis à la saine morale; et qu'il a bien justifié la prophétie de J. B. de Pradal (1) qui eut l'honneur de lui dédier ses discours religieux, quand

(1) Le révérend père J. B. de Pradal était mon grand oncle maternel.

S. A. R. sortait à peine du berceau. Le public lira sans doute avec intérêt l'accomplissement de son heureux présage.

« Monseigneur ,

» Le respect , l'amour et le zèle me
 » ramènent aux pieds de V. A. R. pour
 » lui renouveler mes profonds hommages.
 » Pénétré de la sensibilité la plus vive ,
 » j'ose offrir à la beauté de votre âme le
 » fruit d'un travail que je consacre à l'in-
 » struction des peuples depuis trente années ;
 » vous le protégerez , Monseigneur , parce
 » qu'il renferme les vérités touchantes , les
 » pures maximes de la religion , si respec-
 » tées de vos illustres ancêtres : on lit sur
 » votre front et dans vos yeux remplis de
 » candeur , que vous serez animé des mêmes
 » sentimens pour elle ; vous l'aimerez comme
 » eux , Monseigneur , vous marcherez sur
 » les traces du grand saint Louis , dont
 » le sang coule dans vos veines ; vous la
 » défendrez , à son exemple , cette religion
 » sainte qui vous prépare la destinée la
 « plus heureuse , et , dans le même temps ,
 » vous serez le soutien du meilleur des
 » rois , le plus doux espoir de votre auguste
 » père , les délices de la pieuse princesse
 » à qui vous devez le jour , l'objet des vœux

» du premier royaume du monde , l'honneur et la joie des premières personnes » vertueuses et distinguées , qui cultivent » si dignement votre aimable enfance. »

Il a grandi dans le malheur , mais il sera heureux ce prince auguste , et ses rares mérites vérifient pleinement tout ce qu'on a dû se promettre de ce pieux exécuteur testamentaire du plus infortuné , du plus juste des rois. Bon époux , bon fils , prince et sujet rempli de zèle , il doit trouver au fond de son âme , comme dans le cœur de tout loyal français , le prix vraiment flatteur de ses éminentes vertus.

J'ai dit quelque chose de la religion et de la morale , ici serait la place naturelle de mes considérations politiques ; mais j'ai été devancé par un raisonneur maître. Que pourrais-je dire après l'éloquent Bergasse ? Sa pressante dialectique fait rougir un apprenti logicien , et les discussions de l'homme privé doivent s'évanouir devant les concluans syllogismes de l'homme d'état. En deux mots , j'exprimerai pourtant quelques pensées qui n'entrent pas dans sa constitution , et voici la mienne :

Je veux un roi de France et de Navarre , tel que nous l'avions avant la funeste assemblée des notables : je veux dire , un roi

libre , indépendant de toute restriction , et maître absolu de faire le bien.

Le sénat est dissous. Je voudrais avoir fait la besogne de Bergasse ; elle est bien entendue. Qui est-ce en effet qui a rappelé ou ramené le nouveau Childeric sur le trône des Mérovingiens ses aïeux ? C'est l'amour des peuples ; car , je le dis à regret , la France n'a pas produit un second Viomade , et je ne vois point de Monk.

Je veux des parlemens et des intendances , des sénéchaussées et des présidiaux.

Je veux un clergé respectable et heureux. C'est à lui de verser les aumônes : il n'est point fait pour en attendre.

La dime remonte de Louis XVI à Melchisédech. C'est un tribut légitime et sacré : je veux qu'il soit rétabli ; le trésor en soulagera les peuples d'autre part.

Je veux que tous les pasteurs des grandes cités aient essuyé l'exil ; je veux que tous les évêques intrus rendent l'anneau.

Je veux une haute noblesse privilégiée.

Je n'entends pas que l'on déplébeyennise d'une manière absolue les premiers offices de l'administration et de la magistrature ; mais je veux que les grands intérêts de la couronne reposent essentiellement dans les mains du patriciat.

J'ai eu de fréquentes, de pénibles relations avec la gendarmerie : je la réforme. Je veux de la maréchaussée.

Je veux que les talens de toutes les classes puissent être récompensés ; je n'exclus personne des faveurs du prince, ses grâces sont un dividende national, et chacun, selon son mérite, doit trouver sa place au quotient.

Je n'interdis pas aux grands et aux petits nobles qui se sont laissés séduire après coup, de se prévaloir aux pieds du monarque d'un sincère repentir ; mais je veux que les hommes qui ont porté les hautes livrées de la révolution, qui en ont traîné le char avec une imperturbable persévérance ; je veux, dis-je, que tous ces grands travailleurs de nos crimes politiques se démettent volontairement de leurs services, et se retirent, avec quelque pudeur, loin du trône qu'ils ont ensanglanté.

Que les régicides ne se plaignent point de mon style tranchant ; je m'exprime à leur égard en Solon débonnaire, et non pas en Dracon rigoureux. Ma mission va cesser, mais elle dure encore. Je me suis expliqué sur les meurtriers de Louis XVI. (1)

(1) Ils aiment les rubans, les distinctions, les honneurs : « Eh bien ! dit le peuple, qu'on leur donne la » croix de saint André.

Je le répète avec la modération d'un législateur pacifique. Si j'en parlais comme citoyen privé, je demanderais leurs têtes.

Encore un article, et ma législation est à son terme.

Je veux que l'on consulte tous les grands publicistes, sur la question de savoir si les dotations de l'Eglise et le patrimoine des émigrés proscrits, ont pu être considérés comme propriété domaniale. Si leur réponse est négative, je serai dans l'embarras; quoi qu'en souffre mon cœur, je ne déposséderai peut-être point les détenteurs jouissans, mais j'offrirai une estime parfaite à tout usufruitier qui s'accordera à l'amiable avec les vénérables victimes d'iniques transactions.

Pour Dieu, point de droits réunis !.....
Je vous entends, fidèles et loyaux languedociens : cette douane domestique humilie et serre trop le cœur. Rassurez-vous; sa permanence est incompatible avec le beau siècle où vous entrez.



Chev. DE PORT-DE-GUY.

Je le répète avec la modulation d'un légis-
lateur pacifique. Si j'en parlais comme
citoyen privé, je demanderais leurs titres.
L'écarter un article, et la législation est
à son terme.

Je veux que l'on consulte tous les esprits
publiques, sur la question de savoir si les
dotations de l'Eglise et le patrimoine des
églises protestantes, ont pu être considérés
comme propriétés domaniales. Si leur réponse
est négative, je serai dans l'embarras; quel
pu en souffrir mon cœur, je ne dois pas
pourtant être point les décrets. Laissez
nous, j'aurais une estime particulière à tout
ministère qui s'occupera à l'amiable avec
les vénérables victimes d'innocentes transac-
tions.

Pour Dieu, point de droits réservés !.....
Je vous attends, fidèles et loyaux lan-
guages : cette douce domesticité humaine
et sans trop le croire, laissez-vous ; sa
présence est incompatible avec la des-
tination de votre empire.

Cher au Post-er-Or.



